LES P'TIJUIFS DE LOIR-ET-CHER

Entre 1942 et 1944, une vingtaine d'enfants promis aux camps de la mort ont été accueillis dans un village près de Vendôme. Aujourd'hui, ils rendent hommage à tous ces anonymes qui les ont cachés, nourris, choyés.

DR

La classe des filles de l'école laïque en 1943. Parmi elles, six petites filles juives accueillies, cachées en toute simplicité, en toute humanité par l'ensemble des habitants du village de Trôo. Au nez et à la barbe des nazis.

S. GRINBERG

Cinquante ans plus tard, devant une plaque commémorative témoignant de leur reconnaissance, douze de ces « enfants cachés qui se souviennent » sont venus rendre hommage à tout un village.

Trôo, un petit village en Loir-et-Cher. Trois cents habitants, une fonderie, quelques commerces. Signes particuliers? Les guides touristiques évoquent ses maisons troglodytes, son mur roman du XII[e] siècle, vestige d'une maladrerie, son église de style angevin, son puits de 45 mètres, à l'écho si remarquable qu'on le nomme le « puits qui parle ». Pourtant, « Guides bleus », « Guides verts », ils ignorent tout un pan de l'histoire du village que des centaines de personnes sont venues aujourd'hui célébrer.

Combien sont-ils? Deux cents? Quatre cents? Une foule en tous cas réunie en cet après-midi de début d'automne sur la place de Trôo. Certains sont d'ici. D'autres ont fait le voyage de Paris ou de Châlons-en-Champagne, de Savoie ou d'Italie. Cela commence par un joli brouhaha de retrouvailles, à la fois gai et grave. On se scrute. Derrière les traits d'aujourd'hui, on cherche à retrouver les visages d'hier. Un hier d'il y a cinquante ans. Exclamations. Et ces inévitables « Mais oui, c'est Georgette, la petite Georgette », « Comment dites-vous? La ferme Loyau... bien sûr ». Des sourires se croisent, des embrassades s'esquissent, on essuie des larmes avant même qu'elles ne perlent.

Et soudain, on fait cercle, pour un discours. Rosette, l'âme de cette journée, juchée sur une estrade, évoque les temps les plus noirs de l'histoire de notre pays, l'occupation nazie, le racisme, et cette étoile jaune que d'aucuns durent porter, Français ou étrangers, pour la seule raison qu'ils étaient nés juifs. Et malgré un micro soudainement défaillant, à moins que ce ne soit sa voix qui un instant fléchit, d'autres mots prennent leur envol, « bienveillance », « sympathie », « dignité », « humanité ». Elle parle de « devoir de mémoire » et lance, en guise de conclusion, s'adressant à tous et surtout aux plus jeunes : « Ne laissez pas s'installer la haine. » A cet instant, Sylvain, un homme mûr pourtant, se jette comme un enfant dans les bras d'une vieille dame, qui l'enlace en pleurant.

C'est que ces deux-là se sont connus alors que Sylvain, sept ans à l'époque, avait trouvé chez cette femme un foyer qui le sauvait des camps de concentration. Rosette, et Sylvain, mais aussi les trois sœurs Faygenblat, les deux Isabelle, et Fernand, et Georges, et Paulette, et Annette sont tous là pour exprimer leur reconnaissance aux habitants de Trôo qui, entre 1942 et 1944, les ont accueillis, cachés, nourris, eux qui étaient alors des enfants juifs pourchassés par les nazis et le gouvernement de Vichy. Eux qui étaient promis à la déportation.

« J'ignorais ce que signifiait être juif, je savais simplement qu'il ne fallait pas le dire »

Souvenirs. Vingt-cinq enfants juifs ont été cachés ici. Et toute une famille, aussi, dans une ferme. On parle du maire de l'époque, qui, de sa propre initiative, a échangé les cartes d'alimentation de ces enfants, barrées du tampon rouge infâmant « JUIF », contre des cartes « normales », malgré les directives des autorités pétainistes. On parle de cette fameuse carriole et du mythique cheval Bijou, conduits par M. Guillon, qui attendait les enfants à la gare pour les mener, de ferme en ferme, chez ceux qui allaient les cacher. On parle de l'angoisse qui, chaque jour, étreignait Marcelle lorsqu'elle se rendait à l'école : « Il y avait, au cœur du village, une Kommandantur installée au château. Je me disais, les soldats vont m'arrêter, me demander mon nom » et Yvette, sa copine retrouvée, sourit : « Alors, je la prenais sur mon vélo. Elle tremblait tant, la pauvre Marcelle, qu'elle n'arrivait plus à marcher. »

On parle des deux institutrices (celle de l'école laïque des filles, et celle de l'école libre) et de l'instituteur des garçons qui ont accueilli les enfants en toute connaissance de cause, on parle de l'absolu bonheur pour ces petits Parisiens de découvrir la campagne, et de redécouvrir aussi que l'on peut manger à sa faim. Les deux cousines, les deux Isabelle, arrivées en 1944, elles avaient onze et douze ans, soulignent : « Nous avions vécu des moments effroyables, nos parents déportés, et nous trimballées, mal accueillies, traumatisées. Ici, à Trôo, nous couchions dans le même lit, et l'eau coulait des murs. Mais la dame était gentille, et cela changeait tout. Elle nous embrassait avant d'aller dormir, nous coiffait le matin. Nous avions l'impression d'avoir retrouvé un foyer. »

Ou Sylvain, dont toute la famille polonaise fut exterminée : « La famille Guillon, où j'ai été placé avec ma cousine Paulette, était extrêmement modeste. Pas d'électricité, simplement une lampe à pétrole. Mais j'y ai été accueilli comme un fils. » Ou bien Rosette, dix ans à l'époque, réfugiée à quelques mètres de la Kommandantur, chez la famille Proust avec son petit frère Paul : « Un jour, M[me] Proust m'a demandé en quoi ça consistait d'être juif. De famille laïque, je ne savais pas trop quoi répondre. Pour moi, être juif, c'était parler yiddish. Alors j'ai dit que... le lit, chez elle, n'était pas fait de la même manière qu'à la maison, que c'était là, sans doute, la différence. »

A entendre les anciens « enfants cachés », on comprend peu à peu qu'au nez et à la barbe des Allemands, paradant dans leur Kommandantur, tout le village a pris le risque d'accueillir ces petits, en toute simplicité, en toute humanité. Les instituteurs et le maire, mais aussi le curé, les familles, les enfants. Ainsi, une très bonne copine de Rosette et du petit Paul, fillette à l'époque, se souvient aujourd'hui : « Je jouais avec eux. Pour moi, c'était « les p'tijuifs ». J'ignorais tout à fait ce que cela signifiait. Je savais seulement qu'il ne fallait pas le dire. »

On parle de devoir de mémoire et, surtout, aux jeunes, de ne plus laisser s'installer la haine

Avait-on conscience réellement au village des risques encourus? Valentine Goujon, quatre-vingt-dix ans aujourd'hui, répond, fière et forte : « Simplement, ça me faisait du bien de faire du bien », avant de se lancer dans d'autres souvenirs comme « ce jour où cette grande dame mince qui se sauvait des Allemands a frappé à notre porte. Elle était trempée, épuisée. Elle est restée quelques jours. C'était naturel ».

Un naturel qui aurait pu basculer dans le drame. Mais on n'y pensait pas. Ainsi, M[me] Guillon raconte : « Il y a quelques années, j'ai vu un film sur la déportation. Alors je me suis dis : quand même, on l'a échappé belle. »

Oui, ils l'ont échappé belle. C'est la raison de la cérémonie d'aujourd'hui, de cette plaque inaugurée — en présence du maire et de tous les élus de la région — « en témoignage de reconnaissance aux habitants de Trôo (...), des enfants cachés qui se souviennent ».

Nostalgie? Non. Rosette, Sylvain et tous ceux qui ont œuvré pour cet hommage, comme les familles de ceux qui ont accueilli les p'tijuifs il y a cinquante ans, entendent ainsi parler à l'avenir. Sylvain l'explique : « Avec tout ce qui se passe actuellement, la montée de l'extrême droite, les tentatives de « purification ethnique » dans l'ex-Yougoslavie, les sans-papiers stigmatisés en France... cette plaque doit alerter les enfants. Pour qu'ils fassent attention. Et pour qu'ils sachent que la France est et doit rester un pays d'accueil. »

Florence Haguenauer